

Orientation scolaire : « Les lycéens ont intégré leur position dans la hiérarchie ». Entretien avec Bernard Lahire

27 février 2020



Entre 2014 et 2018, un collectif de 17 chercheurs piloté par Bernard Lahire, professeur de sociologie à l'École normale supérieure de Lyon, a mené une enquête sur la reproduction des inégalités, en dressant le portrait de 35 enfants de cinq ans. Si *Enfances de Classe* (Seuil, 2019), un travail sociologique d'une ampleur inédite, éclaire les déterminants de la réussite scolaire, il permet aussi de comprendre les inégalités d'accès et de réussite dans l'enseignement supérieur, comme l'explique Bernard Lahire.

Oser des choix d'études ambitieux, ne pas « s'autocensurer », avoir confiance dans ses possibilités : en quoi ces capacités individuelles sont-elles influencées par les origines sociales ?

Le système français est très hiérarchisé. Il existe d'importantes différences de réputation et de « valeur » entre les filières de bac, entre les mentions obtenues, entre les lycées d'origine... L'espace de l'enseignement supérieur l'est aussi : des filières les plus « populaires » que sont les BTS, jusqu'aux classes préparatoires à l'autre bout du spectre, avec au milieu l'université et les IUT, tout cela est inégalement « noble ». Quelqu'un qui a un bac général sait qu'il « vaut mieux » qu'un bac techno ou pro. Il sait aussi que s'il est en S, il est plus « légitime » que quelqu'un qui est en ES ou en L.

Ainsi, les étudiants qui entrent dans le supérieur sont déjà remplis de ces différences, ils ont intégré ces hiérarchies, et cela a des effets sur la perception qu'ils peuvent avoir d'eux-mêmes, de leur avenir, de leurs possibilités. Ils n'arrivent pas avec la même énergie scolaire, la même assurance... Pour certains, il est évident qu'ils vont aller jusqu'à bac + 5, pour d'autres, l'horizon, c'est péniblement deux ou trois années d'études.

Quand vous vous sentez dans une position dominante dans la société, rien ne vous semble impossible en matière d'orientation. Et plus vous avez d'assurance, moins vous doutez de vos capacités d'aller dans des filières d'études les plus prestigieuses. Récemment, j'ai mené un entretien avec un fils de gynécologue qui me disait : *« Je faisais le pitre, j'étais un élève moyen au collège puis assez catastrophique au lycée, j'avais six de moyenne dans des grosses matières. Mais j'étais pourtant certain de réussir médecine »*. Il avait la confiance que lui donnait son statut social. Et dans les faits, il a eu le bac avec une mention assez bien, et médecine du deuxième coup. On ne retire pas à un enfant de la bourgeoisie la certitude qu'il a en lui.

Tout cela se conjugue à des effets de socialisation genrés. Des travaux montrent qu'à un niveau de performance égale, les filles s'autorisent moins que les garçons à aller dans les filières les plus prestigieuses.

Lors d'une de mes dernières enquêtes, une jeune femme issue d'un milieu populaire qui avait réussi le Capes [1] et qui était parmi les premières au niveau national, continuait malgré tout à se sentir peu sûre d'elle, attribuait son succès à de la « chance », et vivait le syndrome de l'imposteur. Cela en dit long sur l'intériorisation de l'infériorité, et le complexe de réussite que peuvent entretenir des jeunes femmes issues de milieux ouvriers.

Dans *Enfances de classe*, vous montrez à quel point les enfants sont plus ou moins armés, selon leur milieu social, pour endosser le « métier d'élève » – et plus tard, le « métier d'étudiant ». Quels sont les facteurs les plus déterminants ?

De multiples facteurs entrent en jeu. Pendant les premières années, les enfants acquièrent des rapports différents, selon leur milieu familial, au langage oral et écrit, ce qui a un impact considérable sur la réussite de leurs études. Cela s'étend à la capacité à jouer avec les mots, à faire de l'ironie, qui sont des choses socialement plus développées dans les familles de classes supérieures, et qui permettent de prendre de la distance face au langage – une compétence que l'on demande à l'école.

En outre, les enfants de milieux aisés sont plus à l'aise avec la prise de parole. Nous avons observé qu'ils sont plus à même de développer une certaine aisance sociale et ont tendance à avoir une meilleure estime d'eux-mêmes. On voit dans *Enfances de classe* des enfants qui sont déjà des leaders à cinq ans, car leurs parents sont des leaders dans leurs métiers.

Nous avons observé que plus on monte dans la hiérarchie des capitaux scolaires [le niveau de diplôme des parents, NDLR], plus les enfants, même à cinq ans, sont invités au quotidien à développer leur esprit critique, à déconstruire les croyances, à analyser. Cela concerne la publicité, la politique, la religion, les histoires qu'on raconte aux enfants (le Père Noël ou la petite souris). Or, la prise de distance argumentée face à des situations, des images ou des textes fait partie des choses qu'on développe à l'école et pendant les études.

D'autres capacités ont un impact sur la réussite à l'école. Le rapport au temps par exemple, qui est plus ou moins spontané ou planifié. Certains enfants apprennent très tôt à se situer dans le temps, à savoir lire l'heure et les jours, d'autres sont moins encouragés à le maîtriser.

Aussi, le rapport à la compétition est très marqué socialement. Cet esprit se cultive dans certains loisirs sportifs ou culturels et s'étend à l'univers scolaire. Les élèves de prépas et les gagnants des concours des grandes écoles, issus de milieux favorisés, ont intégré l'idée qu'il fallait en permanence être au top, toujours se dépasser, qu'on ne réussit pas sans un surtravail et une pression permanente.

À tout cela s'ajoutent les pratiques culturelles des parents, plus ou moins éloignées de l'univers scolaire. Si le week-end, votre seule sortie est la promenade au centre commercial, ce n'est pas comme être allé dans un musée où on vous explique que tel tableau est tiré d'une scène de la mythologie grecque ou de la Bible...

Vous parlez aussi du rapport à la lecture...

Pour les enfants des classes moyennes et supérieures, le livre est une évidence : on leur lit des histoires chaque soir, il y a des livres à la maison, on leur en offre en cadeau, on les abonne à des magazines, les enfants voient leurs parents lire, ils fréquentent des librairies et des bibliothèques. Tout cela fait que plus tard, un étudiant va se sentir plus ou moins « bien » dans une bibliothèque. Il n'aura aucun mal à y aller pour travailler ou emprunter des livres. Ce sont des habitudes culturelles qui s'ancrent très tôt. Pour ma part, venant d'un milieu populaire, je n'ai jamais réussi, même aujourd'hui, à me sentir complètement à l'aise dans une bibliothèque.

Vous montrez que le style d'autorité parentale a un impact sur la réussite dans un contexte scolaire... Cela peut-il avoir une influence dans les études supérieures ?

S'approprier le savoir scolaire nécessite d'accepter une forme spécifique d'autorité. Plus on monte dans la hiérarchie sociale, plus les parents pratiquent une forme d'autorité basée sur l'explication des bons comportements, la justification des règles – celles-ci sont même parfois affichées dans la maison, comme à l'école. Les enfants apprennent qu'il est dans leur intérêt d'agir selon ces règles explicites. Dans ces familles, on travaille sur l'autocontrôle des enfants, on prévient que si certaines choses ne sont pas faites, cela aura telles conséquences. *A contrario*, dans les familles plus populaires, nous avons observé que les parents ont davantage tendance à imposer l'autorité de l'extérieur. L'enfant fait ce qu'il veut jusqu'au moment où les parents disent stop car il dépasse les bornes, mais l'enfant a peu conscience de la nature de ces bornes. Certains ont ainsi du mal à intégrer les limites. L'autorité est donc quelque chose d'extérieur plutôt qu'elle n'est intériorisée.

Ces comportements se prolongent en classe. Or, l'école ne fonctionne que sur le modèle d'autorité auto-contraint. Par la suite, cela fait que les étudiants n'ont pas tous le même degré d'autonomie et d'autodiscipline. Pour réussir à l'université, en particulier, il faut pouvoir se mettre au travail par soi-même.

Quand j'enseignais à des premières années, je disais bien aux étudiants, en particulier ceux issus de milieux populaires, de se faire des programmes de travail, de lire tous les jours, d'organiser leur temps de manière cadrée. À la fac, personne ne va vous solliciter, il est facile de se laisser couler. Il est capital de compenser par un travail personnel tout ce qu'on ne va pas vous demander, et qui est pourtant nécessaire. Et cela, c'est quelque chose pour lequel les étudiants sont très inégalement préparés.

Le problème, c'est que dans le système actuel, ce sont les élèves de classes préparatoires qui bénéficient des meilleures conditions d'encadrement. Or, ce sont aussi ceux qui savent déjà le mieux s'organiser, qui sont les plus autonomes... À côté, dans les universités, il y a moins d'heures de cours, moins d'encadrement, les étudiants ne sont pas évalués avant les partiels de janvier... Ils ont du mal à savoir ce qu'ils valent, alors qu'en prépa, les devoirs et les khôlles [2] se succèdent chaque semaine, sans parler des concours blancs.

Avez-vous observé d'autres facteurs qui pèsent sur la réussite étudiante ?

Le degré d'autonomie matérielle dont dispose un étudiant joue un rôle considérable. Les parents les plus aisés peuvent aider leur enfant à payer son loyer, ses repas, ses transports, son ordinateur, pour qu'il puisse se consacrer uniquement à ses études. Ceux qui n'ont pas cette chance doivent travailler, parfois à mi-temps. Non seulement ils sont moins armés scolairement, mais ils vivent dans des conditions qui ne favorisent pas la réussite. La nature des jobs joue aussi beaucoup. Les étudiants les plus aisés mettent à profit leurs étés pour travailler, mais sous forme de stages ou de jobs dans de grandes entreprises ou des institutions culturelles par exemple, des choses que l'on peut plus facilement valoriser sur un CV qu'un emploi étudiant à l'année dans un supermarché ou dans la restauration rapide.

Propos recueillis par Jessica Gourdon.

Cet article est extrait de «[Les lycéens ont intégré les hiérarchies scolaires, et n'abandonnent pas les études avec la même confiance](#) », site internet du



Photo DR

[1] Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré.

[2] Examen oral, individuel ou collectif, durant le cursus des classes préparatoire aux grandes écoles.

Emplacement :

[Accueil](#) > [Articles](#) > [Entretiens](#) >

Adresse de cet article : <https://www.inegalites.fr/Orientation-scolaire-Les-lyceens-ont-integre-leur-position-dans-la-hierarchie>